

tions quand nous avons ouvert l'Océan à l'univers entier.

» Nous demandons une constitution et un roi constitutionnel qui soit prince du sang de votre famille impériale.

» Nous serons heureux d'avoir une Constitution semblable en tout à celle que Votre Majesté Impériale et Royale a trouvé bon de donner au grand-duché de Varsovie, avec cette seule différence que les représentans de la nation soient élus par les Chambres municipales, afin de nous conformer à nos anciens usages.

» Nous voulons une Constitution où, comme à Varsovie, la religion catholique, apostolique et romaine, soit la religion de l'État ; dans laquelle soient admis les principes du dernier concordat entre l'Empire français et le Saint-Siège, par laquelle tous les cultes soient libres et jouissent de la tolérance civile et de l'exercice public ;

» Dans laquelle tous les citoyens soient égaux devant la loi ;

» Dans laquelle notre territoire européen soit divisé en huit départemens, et où la circonscription ecclésiastique corresponde à la division politique, de manière qu'il n'y ait qu'un archevêque et sept évêques ;

» Dans laquelle nos colonies, fondées par nos ancêtres et arrosées de leur sang, soient considérées comme des provinces ou départemens, et faisant partie intégrante du

royaume, afin que leurs représentans désignés dès à présent trouvent dans notre organisation sociale les places qui leur appartiennent, aussitôt qu'ils viendront ou pourront venir les occuper ;

» Dans laquelle il y ait un ministère spécial pour diriger et surveiller l'instruction publique ;

» Dans laquelle la presse soit libre, car l'ignorance et l'erreur ont amené notre décadence ;

» Dans laquelle le pouvoir exécutif soit assisté des lumières d'un conseil d'Etat, et ne puisse agir que par l'intermédiaire de ministres responsables ;

» Dans laquelle le pouvoir législatif soit exercé par deux Chambres, avec la participation de l'autorité exécutive ;

» Dans laquelle l'ordre judiciaire soit indépendant, le Code Napoléon mis en pratique, les jugemens rendus avec équité, publicité et promptitude ;

» Dans laquelle les fonctions publiques soient exercées exclusivement par les nationaux les plus méritans, ainsi qu'il est fixé par le titre II de la Constitution polonaise ;

» Dans laquelle les biens de main-morte soient mis en circulation ;

» Dans laquelle les impôts soient répartis suivant les moyens et la fortune de chacun, où il n'y ait aucune exemption, et où la perception soit facile et non oppressive pour les imposés ;

» Dans laquelle la dette de l'Etat soit consolidée et garantie dans toute son étendue , puisque les ressources ne manquent pas pour y faire face.

» Nous voulons également que l'organisation des corps d'administration civile , économique et judiciaire , soit réglée sur le modèle de l'Empire français , et par conséquent que le nombre immense de nos fonctionnaires publics soit réduit ; mais nous désirons et nous demandons que tous les employés et fonctionnaires supprimés reçoivent pendant leur vie , leur traitement ou au moins une pension proportionnée aux revenus des emplois qu'ils avaient , et qu'à mesure des vacances on les remplace de préférence à tout autre.

» Il était sans doute inutile de rappeler cette mesure d'équité au grand Napoléon ; mais Sa Majesté Impériale et Royale , en voulant connaître notre opinion sur ce qui nous convient , nous prouve d'une manière évidente qu'il est encore plus notre père que notre souverain ; puisque , comme un bon père , il daigne consulter ses enfans et leur prodiguer les moyens d'être heureux. *Vive l'Empereur !* »



LIVRE TROISIÈME.

(J.) *Lettre de Ferdinand, prince des Asturies, à l'empereur Napoléon.*

« Sire, la crainte d'incommoder Votre Majesté Impériale et Royale au milieu de ses exploits et des affaires majeures qui l'entourent sans cesse, m'a empêché jusqu'ici de satisfaire directement le plus vif de mes désirs, celui d'exprimer au moins par écrit les sentimens de respect, d'estime et d'attachement, que j'ai voués à un héros qui efface tous ceux qui l'ont précédé, et qui a été envoyé par la Providence pour sauver l'Europe du bouleversement total qui la menaçait, pour affermir ses trônes ébranlés, et pour rendre aux nations la paix et le bonheur.

» Les vertus de Votre Majesté Impériale, sa modération, sa bonté même envers ses plus injustes et implacables ennemis, tout me faisait espérer que l'expression de ces sentimens en serait accueillie comme l'effusion d'un cœur rempli d'admiration et de l'amitié la plus sincère.

» L'état où je me trouve depuis long-temps, et qui ne peut échapper à la vue perçante de Votre Majesté Impériale, a été jusqu'à présent un second obstacle qui a arrêté ma plume prête à lui adresser mes vœux ; mais plein de l'espérance de trouver dans la magnanime générosité de Votre Majesté Impériale la protection la plus puissante, je me suis déterminé, non-seulement à lui témoigner les sentimens de mon cœur envers son auguste personne, mais à l'épancher dans son sein comme dans celui du père le plus tendre.

» Je suis bien malheureux d'être obligé, par les circonstances, à cacher comme un crime une action si juste et si louable ; mais telles sont les conséquences funestes de l'extrême bonté des meilleurs rois.

» Rempli de respect et d'amour filial pour celui à qui je dois le jour, et qui est doué du cœur le plus droit et le plus généreux, je n'oserais jamais dire qu'à Votre Majesté Impériale, ce qu'elle connaît mieux que moi, que ces mêmes qualités si estimables ne servent que trop souvent d'instrument aux personnes artificieuses et méchantes pour obscurcir la vérité aux souverains, quoique si analogue à des caractères comme celui de mon respectable père.

» Si ces mêmes hommes qui, par malheur, existent ici, lui laissaient connaître à fond celui de Votre Majesté Im-

périale, comme je le connais, avec quelle ardeur ne souhaiterait-il pas de serrer les nœuds qui doivent unir nos deux maisons! et quel moyen plus propre pour cet objet que celui de demander à Votre Majesté Impériale l'honneur de m'allier à une princesse de son auguste famille? C'est le vœu unanime de tous les sujets de mon père, ce sera aussi le sien, je n'en doute pas, malgré les efforts d'un petit nombre de malveillans, aussitôt qu'il aura connu les intentions de Votre Majesté Impériale : c'est tout ce que mon cœur désire ; mais ce n'est pas le compte de ces égoïstes perfides qui l'assiégent, et ils peuvent dans un premier moment le surprendre. Tel est le motif de mes craintes.

» Il n'y a que le respect de Votre Majesté Impériale qui puisse déjouer leurs complots, ouvrir les yeux à mes bons, à mes bien-aimés parens, les rendre heureux, et faire en même temps le bonheur de ma nation et le mien.

» Le monde entier admirera de plus en plus la bonté de Votre Majesté Impériale, et elle aura toujours en moi un fils le plus reconnaissant et le plus dévoué.

» J'implore donc, avec la plus grande confiance, la protection paternelle de Votre Majesté, afin que non-seulement elle daigne m'accorder l'honneur de m'allier à sa famille, mais qu'elle aplanisse toutes les difficultés et

fasse disparaître tous les obstacles qui peuvent s'opposer à cet objet de mes vœux.

» Cet effort de bonté de la part de Sa Majesté Impériale m'est d'autant plus nécessaire, que je ne puis pas de mon côté en faire le moindre, puisqu'on le ferait passer peut-être pour une insulte faite à l'autorité paternelle, et que je suis réduit à un seul moyen, à celui de me refuser, comme je le ferai avec une invincible constance, à m'allier à toute personne que ce soit, sans le consentement et l'approbation positive de Votre Majesté Impériale, de qui j'attends uniquement le choix d'une épouse.

» C'est un bonheur que j'espère de la bonté de Votre Majesté Impériale, en priant Dieu de conserver sa précieuse vie pendant de longues années.

» Écrit et signé de ma propre main et scellé de mon sceau, à l'Escurial, le 11 octobre 1807.

» De Votre Majesté Impériale et Royale le très-affectionné serviteur et frère,

» FERDINAND. »

(K.) *Décret du roi Charles IV.*

« Dieu, qui veille sur tous ses enfans, ne permet pas la consommation des faits atroces dirigés contre des vic-

times innocentes. C'est par le secours de sa toute-puissance que j'ai été sauvé de la plus affreuse catastrophe. Mes peuples, mes sujets, tout le monde connaît ma religion et la régularité de ma conduite : tous me chérissent et me donnent ces marques de vénération qu'exigent le respect d'un père et l'amour de ses enfans. Je vivais tranquille au sein de ma famille dans la confiance de ce bonheur, lorsqu'une main inconnue m'apprend et me dévoile le plus énorme plan et le plus inattendu qui se tramait dans mon propre palais contre ma personne. Ma vie, qui a été si souvent en danger, était une charge pour mon successeur, qui, préoccupé, aveuglé, et abjurant tous les principes de religion qui lui étaient imposés avec le soin et l'amour paternel, avait adopté un plan pour me détrôner. J'ai voulu m'en imposer sur la vérité de ce fait; l'ayant surpris dans mon appartement, j'ai mis sous ses yeux les chiffres d'intelligence et circonstances qu'il recevait des malveillans : j'ai appelé à l'examen le gouverneur lui-même du conseil; je l'ai associé aux autres ministres, pour qu'ils prissent avec la plus grande diligence leurs informations. Tout s'est fait : il en est résulté la connaissance de différens coupables, dont la réclusion a été décrétée; celle de mon fils est son habitation. Cette peine est venue accroître celles qui m'affligent; mais aussi comme elle est la plus sensible, elle est aussi la plus im-

portante à purger. En conséquence, j'ordonne que le résultat en soit public. Je ne veux pas cacher à mes sujets l'authenticité d'un chagrin qui sera diminué, lorsqu'il sera accompagné de toutes les preuves acquises avec loyauté. Je vous fais connaître mes intentions, pour que vous les fassiez circuler dans les formes convenables.

» A San-Lorenzo, le 30 octobre 1807.

» MOI, LE ROI.

» Le gouverneur par intérim du Conseil royal de Castille. »

(L.) Il faut lire l'aveu des inquiétudes croissantes de Godoy dans ses lettres à don Eugenio Izquierdo, son chargé d'affaires à Paris. Cette correspondance fait partie de l'utile collection du chanoine Llorente, intitulée : *Memorias para la historia de la revolucion espanola recogidas y compiladas por don Juan Nellerto.*

» Le 3 novembre 1807, cinq jours après la découverte de la conjuration de l'Escurial, le prince de la Paix écrivait : « Tout Madrid est dans la rumeur et dans l'attente. » Il me revient que l'ambassadeur Beauharnais a dit que » les troupes françaises y établiront leur quartier-géné-

» ral. J'ai beaucoup à faire contre tant d'ennemis, mais
» le canon les réduira. »

» Le 18 du même mois, sa confiance était moins grande.

« Les choses prennent un aspect terrible. Du secret, et
» soyez attentif à ce qui se passe. »

» Le 24, il exprimait ses craintes d'une manière en-
core plus positive. « Le mouvement de Madrid, excité
» par des bruits sortis de l'ambassade de France, n'est
» pas entièrement calmé. Tout est bouleversé, et je ne
» sais si ma constance pourra surmonter tant de maux.
» Mille fois j'ai pensé à quitter mes emplois, et je le fe-
» rai, ne me réservant que les affaires relatives à la guerre,
» puisque cela a été convenu ainsi entre notre Roi et
» l'Empereur. Je me propose de mettre l'infant don
» Francisco à la tête de l'amirauté. Etant élevé dans ce
» travail, il pourra, quand ses parens viendront à man-
» quer, se soutenir contre les attaques qu'on tenterait
» à l'établissement. Parlez au grand-duc de Berg de cette
» affaire et dans le sens de ma lettre, car son opinion est
» pour moi d'une grande importance. Vous savez que
» l'affection d'un peuple est passagère, et qu'il est enclin
» à distribuer le blâme avec autant de facilité que la
» louange. Vous voyez de combien de désastres je suis
» menacé; enfin, je ne suis pas content. »

» Le 18 décembre, il cherchait à se persuader que si

l'Empereur venait en Espagne, ce serait dans des vues pacifiques, et il faisait des efforts pour se rassurer. « Soyez » tranquille, disait-il alors à Izquierdo, je suis au-dessus de tout. L'iniquité des séducteurs m'a donné la mesure de ce qu'ils valent, et m'a fourni des preuves que je n'aurais pas acquises sans cela. »

» Ce prétendu calme ne fut pas de longue durée : les troupes françaises entraient de partout en Espagne, et se répandaient dans les provinces de l'intérieur. Le prince de la Paix écrivit le 9 février 1808 à son confident : « Je » ne reçois pas de lettre de vous. Le traité que vous avez » signé ne subsiste plus. Le royaume est couvert de troupes françaises ; elles vont occuper les passages qui conduisent en Portugal, et Junot commande le tout. On » nous a demandé le reste de nos escadres, et les ordres » sont donnés pour qu'elles marchent réunies à celles » de l'Empereur. Tout est incertitude, intrigue et sujet » de crainte ; l'opinion publique divisée, le prince, héritier du trône, impliqué dans un procès de lèse-majesté. Les troupes alliées vivent à nos dépens. Nous » continuons à payer le subside, sans qu'aucune considération nous délivre de cette charge. L'emprunt de » Hollande s'est fait suivant votre avis, mais nous n'en » tirons aucun profit. Vous, mal vu à Paris ! l'ambassadeur nul ! que diable est tout ceci ? comment cela fini-

» ra-t-il? Je vous ai appelé pour que vous rendiez
 » compte ; vous n'êtes pas venu. Si vous savez quelque
 » chose, dites-le ; si vous ne savez rien , n'en faites pas
 » mystère. » C'est d'après cette lettre, et pour dissiper
 les inquiétudes du prince de la Paix , que don Eugenio
 Izquierdo sollicita et obtint de l'empereur Napoléon la
 permission de se rendre à Madrid. »

(M.) *Lettre du roi Charles IV à l'empereur Napoléon.*

« Monsieur mon frère, il y avait long-temps que le prince de la Paix m'adressait des instances réitérées pour obtenir de se démettre des charges de généralissime et amiral. Je me suis prêté à ses désirs, en lui accordant la démission de ces charges ; mais comme je ne saurais oublier les services qu'il m'a rendus, et notamment celui d'avoir coopéré à mes désirs constans et invariables de maintenir l'alliance et l'amitié intime qui m'unissent à Votre Majesté Impériale et Royale, je conserverai à ce prince mon estime.

» Bien persuadé que rien ne sera plus agréable à mes sujets, ni plus convenable pour réaliser les desseins importants de notre alliance, que de me charger moi-même

du commandement de mes armées de terre et de mer, j'ai pris cette résolution, et je m'empresse d'en faire part à Votre Majesté Impériale et Royale, considérant qu'elle verra dans cette communication une nouvelle preuve de mon attachement pour sa personne, et de mes desirs constants de maintenir les rapports intimes qui m'unissent à Votre Majesté Impériale et Royale, avec cette fidélité qui me caractérise, et dont Votre Majesté a les preuves les plus éclatantes et réitérées.

» La continuation des douleurs de rhumatisme qui m'interdit depuis quelques jours l'usage de la main droite, me prive du plaisir d'écrire de ma main à Votre Majesté

» Je suis, avec les sentimens de la plus parfaite estime et de l'attachement le plus sincère,

» De Votre Majesté Impériale et Royale
le bon Frère, CHARLES.

» A Aranjuez, le 18 mars 1808. »

(N.) *Décret royal.*

« Comme mes infirmités habituelles ne me permettent pas de supporter plus long-temps le poids important du gouvernement de mon royaume, et ayant besoin, pour

rétablir ma santé, de jouir d'un climat plus tempéré dans la vie privée, j'ai décidé, après la plus mûre délibération, d'abdiquer ma couronne en faveur de mon héritier, mon très-aimé fils le prince des Asturies.

» En conséquence, ma volonté royale est qu'il soit reconnu et obéi comme roi et seigneur naturel de tous mes royaumes et souverainetés; et pour que ce décret royal de ma libre et spontanée abdication soit exactement et dûment accompli, vous le communiquerez au conseil et à tout autre à qui il appartiendra.

» Donné à Aranjuez le 19 mars 1808.

» MOI, LE ROI.

» A don Pedro Cevallos. »

(O.) *Lettre de l'empereur des Français à Ferdinand.*

« Mon frère, j'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale; elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a eus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté; elle me permettra, dans la circonstance actuelle, de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses États, et à donner quelque satis-

faction à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses peuples. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événemens d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du prince de la Paix ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que Votre Altesse Royale n'en fasse pas elle-même l'expérience un jour. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume ; il n'a plus d'amis : Votre Altesse Royale n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment, d'ailleurs, pourrait-on faire le procès au prince de la Paix sans le faire à la Reine et au Roi votre père ? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses ; le résultat en sera funeste pour votre couronne : Votre Altesse Royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, Votre Altesse Royale déchire par-là ses droits ; qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides, elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix ; ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir

que le prince de la Paix fût éloigné des affaires. L'amitié du roi Charles m'a porté souvent à me taire, et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes ! faiblesse et erreur, c'est notre devise. Mais tout cela peut se concilier : que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes, et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à Votre Altesse Royale, aux Espagnols et au monde entier : si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais Votre Altesse Royale pour roi d'Espagne. Je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si à son tour des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône.

» Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté,

et je pense avoir contribué, par des insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre Altesse Royale avait bien des torts; je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite et que j'ai voulu constamment oublier. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés. Toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire est criminelle. Le mariage d'une princesse française avec Votre Altesse Royale est d'accord avec les intérêts de mes peuples, et il m'unirait par de nouveaux liens à une maison qui, depuis mon avènement au trône, ne m'a donné que des motifs de satisfaction. Votre Altesse Royale doit se défier des écarts et des émotions populaires.

» On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre Altesse Royale connaît ma pensée tout entière; elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le roi son père. Qu'elle croie à mon désir de tout concilier, et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime.

» Sur ce, je prie Dieu, mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

» Bayonne, le 16 avril 1808. »

(P.) Presque tous ceux qui donnèrent dans cette circonstance difficile des preuves de dévouement et de clairvoyance ont été proscrits, depuis que, par le renversement de la puissance française, les vieilles dynasties ont retrouvé leurs trônes. On a pris pour prétexte de ce traitement inique leur soumission à Joseph Bonaparte, comme si Ferdinand et ses conseillers n'en avaient pas donné à la fois le précepte et l'exemple. Le chevalier don Mariano-Luiz Urquijo est mort à Paris en 1817; ses derniers vœux ont été pour la liberté et le bonheur des Espagnols. Nous transcrivons ici une lettre qu'il écrivit, le 13 avril 1807, de Vitoria, après avoir vu la nouvelle cour à son passage. C'est la déduction la plus complète des motifs qui devaient empêcher Ferdinand VII de se rendre à Bayonne. Cette lettre est adressée à don Gregorio de la Cuesta, capitaine-général de la Vieille-Castille, un de ceux qui plus tard ont défendu la cause de l'indépendance de l'Espagne. Deux hommes unis entre eux par les liens de l'amitié, et également recomman-

dables par la noblesse de leurs sentimens, ont été entraînés sous des bannières opposées, et ont servi la patrie par des moyens différens, chacun dans la ligne des devoirs qui lui était tracée.

« Mon cher ami, j'ai reçu hier, à midi, la lettre datée du 11, que vous m'envoyâtes par l'express. Je montai de suite à cheval, et je suis arrivé en cette ville à trois heures et demie du soir. Notre ami Mazaredo, qui n'a pu m'accompagner, parce qu'il était au lit, à cause d'une forte attaque de goutte, et ceci a été son bonheur, puisque (outre l'inutilité du voyage) il aurait été témoin de scènes très-désagréables. Vous me témoigniez dans votre lettre que je serai très-bien reçu, d'après ce que vous aviez entendu dire au roi Ferdinand et à sa suite à l'égard de ma personne, et que vous ne doutiez point que, par mes persuasions et les notions qu'ils pourraient avoir acquises, ils s'arrêteraient dans un voyage si dangereux et n'iraient pas plus avant.

» Quant au premier point, vous avez très-bien prévu, et moi-même je ne pouvais en douter, puisque le Roi, à peine assis sur son trône, avait déclaré spontanément injuste et arbitraire tout ce que j'avais souffert par la voie du même Cevallos qui avait été un des ministres qui avaient signé les ordres pour toutes les vexations faites contre ma personne pendant sept ans. Lorsque j'arrivai, je me pré-

sentai à Sa Majesté, qui venait d'arriver depuis une demi-heure; elle me traita avec la plus grande bonté, me combla d'honneurs, et m'invita à son dîner. Ceux qui l'accompagnaient m'ont fait beaucoup de politesses, particulièrement les ducs de San-Carlos et de l'Infantado. J'ai aussi eu le plaisir de revoir mes amis Murquiz et Labrador.

» La seconde partie est la plus affligeante. Je crois qu'ils sont tous aveugles et marchent à leur ruine inévitable. J'ai exposé la manière dont *le Moniteur* (qu'ils n'avaient pas bien lu, à ce qu'il paraît) rapportait le tumulte d'Aranjuez, qui occasiona l'abdication du roi Charles IV; je leur ai fait voir que le langage de ces gazettes n'était que l'explication des desseins de l'Empereur; je leur ai rappelé la proclamation adressée aux Espagnols en 1805, parce que, depuis ce temps, j'ai toujours cru que Napoléon projetait d'éteindre la dynastie régnante en Espagne, comme contraire absolument à l'élévation de la sienne; que ce dessein n'avait été suspendu que jusqu'au moment d'une occasion favorable, et qu'elle venait de se présenter dans les malheureux démêlés du père avec le fils, arrivés à l'Escurial; que les projets de l'Empereur se faisaient voir clairement par la manière dont il avait rempli l'Espagne de troupes et pris possession des places fortes, des arsenaux et de la capi-

tale ; que , dans cette même ville de Vitoria , le Roi et tous ceux qui l'accompagnaient étaient comme dans une prison et gardés à vue par le général Savary , et que l'ordre que j'avais observé , depuis mon entrée , pour l'emplacement des troupes et la situation des casernes , tout venait à l'appui des soupçons.

» Après tout cela , je leur demandai quel était l'objet de leur voyage ; comment le souverain d'une monarchie telle que celle d'Espagne et des Indes avilissait sa dignité aussi publiquement ; comment on le conduisait vers un royaume étranger , sans invitation , sans préparatifs , sans toute l'étiquette que , dans de pareils cas , on doit observer , et sans avoir été reconnu comme roi , puisqu'on l'appelle toujours le prince des Asturies ; qu'ils devaient se rappeler l'île des Faisans , dans les Pyrénées , où on prit tant de précautions pour l'entrevue qui devait avoir lieu entre les souverains d'Espagne et de France ; qu'il y eut un égal nombre de troupes des deux côtés de la Bidassoa , et qu'on pesa jusqu'aux harnais , afin d'éviter toute crainte , etc.

» Étonnez-vous-en , mon cher ami , on m'a seulement répondu qu'ils allaient contenter l'ambition de l'Empereur par quelques cessions de territoire et de commerce. Je ne pus m'empêcher de dire , en entendant cette réponse : « Vous pouvez lui donner toute l'Espagne. »

» Il y en eut qui parlèrent de guerre éternelle entre les deux nations, de construire deux forteresses inexpugnables dans chacune des deux Pyrénées, d'avoir toujours sous les armes cent cinquante mille hommes, enfin de mille autres chimères. Je fis observer seulement que, du côté des Pyrénées-Occidentales, il n'existait d'autre place plus forte que Pampelune, et que, d'après les généraux les plus expérimentés, et parmi plusieurs mon ami le général Urrutia (à qui je l'avais moi-même entendu dire), elle offrait très-peu de résistance; qu'on n'avait pas les cent cinquante mille hommes; qu'une grande partie de l'armée avait été envoyée au Nord, sous le prétexte du traité d'alliance; que les armées ne s'organisaient pas, ni les forteresses ne se construisaient pas dans un jour; que la guerre perpétuelle était un délire, car les nations avaient leurs relations naturelles, et elles étaient très-intimes avec la France et très-resserrées; qu'il ne fallait pas confondre celles-ci, dans les États, avec les hommes qui se trouvent momentanément à leur tête, et surtout qu'il ne s'agissait aujourd'hui que d'abolir la dynastie des Bourbons en Espagne, en imitant l'exemple de Louis XIV, et d'établir celle de France, et qu'ils allaient eux-mêmes inviter l'Empereur à le faire. L'Infantado (sur qui je crois que mon langage a fait le plus d'impression), qui sent le poids de mes réflexions

me dit : « Serait-il possible qu'un héros tel que Napo-
» léon fût capable de se souiller d'une semblable action,
» quand le Roi se met entre ses mains de la meilleure
» foi du monde ! » Je lui répondis : « Lisez Plutarque,
» et vous trouverez que tous ces héros de la Grèce et de
» Rome n'acquirent leur renommée et leur gloire qu'en
» montant sur des milliers de cadavres, mais qu'on ou-
» bliait tout cela, ou qu'on le lisait sans attention,
» voyant seulement les résultats avec respect et étonne-
» ment ; qu'il devait se rappeler des couronnes que
» Charles V avait enlevées, des cruautés qu'il avait
» exercées envers les souverains prisonniers de guerre,
» ou par la perfidie, et que, malgré tout cela, il était
» compté parmi les héros ; qu'il ne devait pas oublier
» non plus que nous en avions fait autant avec les em-
» pereurs et rois des Indes, et que si nous voulions dé-
» fendre ces actions sous prétexte de religion, on pour-
» rait bien le faire maintenant sous prétexte de poli-
» tique ; qu'il pouvait appliquer cela à l'origine de toutes
» les dynasties de l'univers ; que, dans notre Espagne
» ancienne, on trouvait des exemples d'assassinats de rois
» par les usurpateurs qui s'étaient ensuite assis sur le
» trône, et que, même dans les siècles postérieurs, nous
» avions celui qui avait été commis par le bâtard
» Henri II et l'exclusion de la famille d'Henri IV ; que

» les dynasties autrichienne et des Bourbons dérivait
» de cet inceste ainsi que de ces crimes, et que, par
» conséquent, ils ne devaient pas avoir confiance dans
» les héros, ni permettre que Ferdinand s'en allât plus
» avant vers la France.

» Mais quel motif, au moins apparent, m'a-t-il dit,
» pourrait justifier la conduite que vous supposez à l'Em-
» pereur? » Je lui répondis que « le langage du *Moni-*
» *teur* me faisait voir qu'il ne reconnaissait pas Ferdi-
» nand comme roi; qu'il disait que l'abdication de son
» père, faite au milieu d'un tumulte populaire et des ar-
» mes, était nulle; que Charles IV lui-même l'avouerait
» s'il était nécessaire; que, sans parler de ce qui était
» arrivé au roi de Castille Jean I^{er}, il y avait eu deux
» abdications pendant le règne des dynasties autrichienne
» et des Bourbons; une faite par Charles I^{er} d'Espagne,
» ou Charles V d'Allemagne, et l'autre par Philippe V,
» et que, dans ces deux abdications, on avait procédé
» avec le plus grand calme et la plus sage délibération,
» et que même ceux qui représentaient la nation de-
» mandèrent jusqu'où l'abdication devait s'étendre en
» cas que les personnes qui devaient régner de suite en
» seraient empêchées, et que c'est par cette raison que
» Philippe V régna une seconde fois après la mort de
» Louis I^{er}, en faveur de qui Sa Majesté avait renoncé à

» la couronne ; enfin , qu'il est à craindre que si le père
» réclame contre la violence de son abdication , et qu'ils
» poursuivent leur voyage jusqu'à Bayonne , aucun
» d'eux ne régnerait et que tous les Espagnols seraient
» malheureux. »

Il me répliqua alors que « l'Europe et que la France
» même condamneraient ce trait , et que l'Espagne pour-
» rait devenir redoutable , étant soutenue par l'Angle-
» terre. » Je lui répondis sur les trois points que « quant
» à l'Europe, elle était pauvre et sans moyens pour entre-
» prendre de nouvelles guerres , sans union , parce que
» les intérêts particuliers , ainsi que les vues ambitieuses
» de chaque souverain et de chaque État , avaient plus
» de force que la nécessité de faire de grands sacrifices
» pour détruire le système adopté par la France depuis
» sa funeste révolution. » Je lui expliquai , pour preuve
de ce que j'avais avancé , la conduite des coalitions , leurs
plans mal combinés , leurs défections , et que le résultat
de ces ligues avait lui-même produit l'accroissement de
la France ; que je ne voyais d'autre cour que celle de
Vienne capable de s'opposer actuellement aux projets
de l'Empereur , si l'Espagne se soulevait , et qu'elle fût
appuyée par l'Angleterre ; mais que si la Russie , l'Alle-
magne et le monde européen se montraient contraires à
ce système , l'Autriche essuierait des revers et perdrait

une partie de son territoire , nous perdriens entièrement notre marine , et l'Espagne serait seulement le théâtre de la guerre des Anglais contre la France, guerre où jamais ils ne s'exposeraient , à moins qu'ils n'eussent quelque chose à gagner, puisque l'Angleterre n'est pas une puissance capable de tenir tête à la France dans une guerre continentale ; enfin , que tout finirait par une conquête , après avoir produit notre désolation.

» Quant au second point du mécontentement de la France pour une conduite aussi injuste de l'Empereur, je suis entré diffusément dans l'explication du caractère de cette nation ; qu'elle est toujours enchantée de tout ce qui est surprenant ; qu'elle n'a d'autre esprit public pour agir que l'impulsion donnée par le gouvernement ; que, d'un autre côté, la nation française elle-même gagnerait beaucoup pour l'intérêt de son commerce, si les souverains des deux nations étaient d'une même famille ; que si l'Empereur se contenait dans de certaines limites d'agrandissement, et s'il consolidait son empire par de bonnes institutions morales, la France l'adorerait, le regarderait comme un libérateur de la terrible révolution dans laquelle la nation avait été plongée, bénirait sa dynastie, et regarderait comme gloire l'occupation de plusieurs trônes de l'Europe par des membres de la famille de son souverain, et que, par conséquent, l'argument

n'effacerait pas mes soupçons ; que , d'ailleurs , nous ne devions jamais oublier que les rois espagnols s'appelaient Bourbons , et qu'ils étaient une branche de l'ancienne maison de France ; qu'il existait en France beaucoup de changement dans les fortunes , par la suppression de plusieurs corporations privilégiées , les confiscations , les ventes ; car il est certain que presque tous les Français avaient eu plus ou moins de part dans la révolution ; que ces derniers , les littérateurs , ceux qui aiment des réformes , les juifs et les protestans , composent la partie la plus nombreuse de la nation . Ils sont maintenant libres de l'oppression qui pesait sur eux avant cette époque , et il est très-probable qu'ils regarderont sans chagrin l'anéantissement des Bourbons en Espagne , craignant que l'un d'eux peut-être un jour ne contraigne les Français à recevoir , malgré eux , un prince Bourbon , si l'Espagne était bien gouvernée .

» Sur le troisième point , relatif à l'armement de notre nation , je suis entré encore dans de plus longs détails ; j'ai fait voir que , par malheur , depuis Charles V , la nation n'existe plus , parce qu'il n'existait point réellement de corps qui la représentât , ni d'intérêts communs qui la réunissent vers un même but ; que notre Espagne était un édifice gothique , composé de morceaux , avec autant de forces , de privilèges , de législations et de coutumes

qu'il y a presque de provinces ; que l'esprit public n'existe point ; que ces causes empêcheraient la formation d'un gouvernement solidement constitué pour réunir les forces, l'activité et le mouvement nécessaires ; que les émeutes et les tumultes populaires étaient de très-courte durée ; que tous ces troubles produiraient des effets merveilleux dans nos Amériques , parce que les naturels du pays voudraient développer leurs forces et secouer le joug qui pèse sur eux depuis la conquête de leur pays ; que l'Angleterre même les aiderait , en juste revanche de ce que nous fîmes imprudemment , unis aux Français , pour soulever ses colonies ; qu'on ne devait pas oublier les tentatives du cabinet de Saint-James à Caraccas et dans d'autres provinces de notre Amérique ; enfin , mon ami , j'ai dit à l'Infantado tout ce qu'on peut dire sur les dangers de ce voyage , et qu'il pouvait produire la ruine fatale de notre nation. Je me suis avancé plus encore : j'ai promis d'aller , en qualité d'ambassadeur , à Bayonne , s'ils se désistaient du voyage , de parler , faire des conventions avec l'Empereur , et terminer , aussi bien que possible , une affaire si désagréable , si mal commencée et dirigée ; mais qu'en attendant on pouvait faire partir le Roi incognito par une des maisons voisines de celle où logeait Sa Majesté , et le faire conduire en Aragon ; que M. Urbina , alcade de la ville , faciliterait les moyens

de cette fuite, qui, lorsqu'elle serait parvenue aux oreilles de Napoléon, et qu'il saurait que le Roi aurait la liberté d'agir par lui-même, l'obligerait à changer ses plans; mais tout a été inutile, absolument tout.

Après cet entretien, on m'a présenté don Josef Hervas, qui m'a confirmé dans la funeste opinion que l'Empereur projetait de changer notre dynastie; car il m'a prié de faire en sorte que le voyage de France n'ait pas lieu. Ce jeune homme (qui a beaucoup d'esprit et de clairvoyance, promet beaucoup et est un excellent Espagnol) vient d'arriver de Paris avec le général Savary. Comme il est le beau-frère du général Duroc, grand-maréchal du palais de l'Empereur, il connaît tous les complots de cette affaire; il me les a racontés, et se plaint du mauvais traitement qu'il a éprouvé à Madrid, et de ce qu'on n'a pas voulu l'écouter lorsqu'il a voulu parler; il m'a prié de lui obtenir une audience particulière du duc de l'Infantado; je la lui ai obtenue; il a parlé, mais il n'a pu rien obtenir. M. Escoiquitz s'était mis au lit, parce qu'il était enrhumé; il était entouré de beaucoup de monde, de sorte que je n'ai pu lui parler. J'ignore sa manière de penser, et même l'influence qu'il exerce sur les affaires. Labrador et Muzquiz sont piqués de ce qu'on semble les mépriser, et qu'on ne les consulte nullement, et dans aucun cas, par la rivalité de M. Ce-

vallos. Je vois avec la plus profonde affliction qu'ils sont tous aveugles et qu'ils marchent tous vers le précipice.

» Le dîner fini, et Sa Majesté s'étant retirée, un aide-de-camp est arrivé avec des dépêches de l'Empereur. Le ton avec lequel il s'est annoncé, en exigeant que Sa Majesté l'écoutât de suite, la condescendance qu'on lui montra en l'annonçant au Roi, la manière dont j'ai vu moi-même qu'on l'a fait sortir, et la circonstance d'avoir compris quelque chose de l'affaire dont il était question, tout cela a aigri mon amour-propre d'Espagnol ; j'ai pris enfin mon congé, leur rappelant, mais inutilement, mes prédictions, et suis rentré dans mon logement pour vous écrire si diffusément, comme je le fais, pour vous faire connaître ce qui s'est passé ; car demain, à la pointe du jour, ou dans trois heures, je pars pour Bilbao.

» Un officier de marine appelé don Miguel de Alava, neveu du général de marine du même nom, que vous connaissez, vient de me faire une visite dans ce moment. Il était chez moi quand j'y revins ; il causait avec un ami qui m'avait accompagné depuis Bilbao : en profitant de cette occasion, je lui ai dit, ainsi qu'à tous ceux qui voulaient m'écouter, que si le Roi quittait l'Espagne, les Bourbons seraient éloignés pour jamais du trône ; que toute l'Espagne pourrait être dans la désolation, et que nous aurions beaucoup à pleurer. J'ai parlé dans ce sens

à M. Alava, en désirant qu'il profite de l'influence qu'il peut avoir dans la ville et dans la province, pour tâcher de l'empêcher : c'est tout ce que j'ai pu faire. On a beaucoup de considération pour moi dans cette province, par la protection que j'ai procurée à ses habitans, et parce que j'y ai pris naissance. Peut-être que les peuples verront plus clair et feront plus, peut-être aussi déchireront-ils le voile épais qui couvre les yeux de ces personnes !

» Quand je pris mon congé, il m'a semblé que le duc de l'Infantado était piqué de voir que je ne pensais pas à les accompagner, au moins jusqu'à Bayonne. Je lui ai dit que j'étais prêt à tout, si on voulait suivre mon plan ; mais que, dans le cas contraire, je ne voulais pas ternir ni perdre ma réputation, seule idole de mon cœur. Vous serez témoin de mille malheurs. Je ne sais qui en est le coupable ; je plains l'Espagne, et je retourne dans mon coin pour y pleurer. Plaise à Dieu que toutes mes craintes soient vaines !

» Quand je serai sûr que vous serez à Valladolid, je vous écrirai, et, en attendant, faites-moi le plaisir de dire bien des choses de ma part à Madame. Je suis bien triste. Adieu. Vous savez que je suis toujours tout à vous.

» URQUIJO.

» Vitoria, le 13 avril 1808. »